

quité, que c'est nous qui sommes les vrais anciens, parce que le monde est aujourd'hui plus ancien, et que nous avons une plus grande expérience des choses (1). « Les arts et les sciences, dit Corneille, ne sont jamais à leur période, les anciens n'ont pas tout su (2). » Cette même pensée est admirablement développée par Pascal, dans la préface de son *Traité sur le vide*. Tel est aussi le sentiment de Malebranche qui défend et recommande la nouveauté en philosophie, parce que la raison veut que nous jugions les anciens plus ignorants que les modernes : « Au temps où nous vivons le monde est plus âgé de deux mille ans, il a plus d'expérience, doit être plus éclairé, c'est la vieillesse et l'expérience du monde qui font découvrir la vérité (3). »

La même pensée est dans presque tous les cartésiens. Avec quelle vigueur Arnauld ne réfute-t-il pas la thèse du progrès de la corruption et de l'aveuglement qu'un théologien anticartésien opposait à la philosophie nouvelle ! « C'est, dit-il, un paradoxe ridicule de s'imaginer que les plus anciens aient toujours été les plus savants, par cette raison que le nombre des siècles augmente la corruption générale de la nature humaine et avec elle l'aveuglement de la raison naturelle. Si cela était, il faudrait qu'il y eût, avant le déluge de plus habiles médecins, de plus savants géomètres qu'Hippocrate, Archimède et Ptolémée. N'est-il donc pas visible, au contraire, que les sciences humaines se perfectionnent par le temps ? Je ne daigne pas m'étendre là-dessus... Mais ce sont plutôt ces grands hommes de l'antiquité païenne qui ne sont nullement comparables, au regard des sciences naturelles, desquelles seules il s'agit ici, aux grands hommes de ces derniers temps... C'est

(1) Baillet cite cette pensée de Descartes en latin et d'après des fragments manuscrits : « Non est quod antiquis multum tribuamus propter antiquitatem, sed nos potius iis seniores dicendi. Jam enim senior est mundus quam tunc, majoremque habemus rerum experientiam. » *Vie de Descartes*, liv. VIII, chap. x.

(2) Préface de Clitandre.

(3) *Recherche de la vérité*, 2^e livre.

donc parler en l'air et par une prévention tout à fait déraisonnable que de prétendre que les philosophes modernes ne sont pas comparables à ceux de l'antiquité (1). »

Comme Arnauld, Nicole croit au perfectionnement de la raison humaine. Après avoir fait remarquer, pour combattre le sentiment de l'éternité du monde, que toutes les inventions des hommes sentent la nouveauté et désavouent l'éternité, et qu'il n'y a point d'historien qui remonte au delà de quatre mille ans, il ajoute : « On voit depuis ce temps un progrès perpétuel du monde pareil à celui d'un homme qui sort de l'enfance et qui passe par les autres ans d'âges (2). » Bossuet lui-même croit à ce progrès perpétuel : « Après six mille observations, l'esprit humain n'est pas épuisé, et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini, et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions (3). » La Bruyère présente la même pensée sous la forme la plus piquante et la plus originale : « Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur et ne fait presque que de commencer ; nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes et aux patriarches, et qui pourra ne pas nous confondre avec eux dans des siècles si reculés ? Mais si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles sont inconnues dans les arts, dans les sciences et dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! Quelles découvertes ne fera-t-on point ! Quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les états et les empires ! Quelle ignorance est la nôtre, et quelle légère expérience est celle de cinq ou six mille ans (4) ! »

Ainsi, comme contempteurs de l'antiquité, comme

(1) *Examen d'un traité de l'essence des corps*, tome XXXVIII des Œuvres complètes.

(2) *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. 5.

(3) *Discours contenant en abrégé les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*.

(4) Chapitre des Jugements.

défenseurs de la supériorité des modernes sur les anciens, Perrault, La Motte, Fontenelle, Terrasson, relèvent de Descartes et de son école; ainsi la querelle des anciens et des modernes fut excitée par l'esprit même du cartésianisme (1). Je ne m'attache qu'au côté sérieux et philosophique de cette querelle; je ne m'arrêterai pas au défaut de goût, de sentiment poétique et d'érudition, tant de fois et si justement reproché aux partisans des modernes. Comme contempteurs d'Homère, comme détracteurs aveugles et ridicules des chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, je les abandonne de bon cœur à La Fontaine, à Boileau, Racine, La Bruyère, et même à madame Dacier; mais, au milieu de toutes leurs erreurs et de tous leurs ridicules, il y a une grande vérité, celle de la perfectibilité, dont ils sont les interprètes, dont les premiers ils cherchent la formule et la démonstration, et dont nous revendiquons l'honneur pour la philosophie de Descartes.

Charles Perrault qui, le premier, entre hardiment en lice en faveur de la supériorité des modernes sur les anciens, dans les lettres et les beaux-arts, comme dans la physique et les mathématiques, est, sauf quelques réserves, un disciple de Descartes. Le cartésianisme lui-même est un des arguments dont il se sert en faveur de la perfectibilité. Il regarde comme démontrée l'incomparable supériorité de Descartes sur Aristote et sur tous les philosophes anciens. S'il critique quelques principes de sa métaphysique et surtout l'automatisme, qui lui paraît, dit-il, de trop dure digestion, il est entièrement cartésien pour la physique, et il déclare ne pas comprendre qu'on puisse expliquer les phénomènes

(1) Rien de plus faux que cette assertion de M. Pierre Leroux : « La France, après avoir ouvert la route du rationalisme solitaire ou de la psychologie, avec Descartes, s'en est retirée pour en prendre une autre, celle de la philosophie de la perfectibilité. » Ce que nous venons de dire prouve suffisamment que sur ce point la philosophie du dix-huitième siècle n'a eu qu'à suivre les traces du cartésianisme. M. Jean Raynaud a dit de même sans plus de vérité : « Le dix-huitième siècle a su prendre la théorie de la perfectibilité. » (*Ciel et terre.*)

autrement que d'une manière mécanique (1). Il développe heureusement (2) la comparaison, déjà ancienne, de la vie de l'humanité avec celle de l'individu qui croît et se perfectionne à mesure qu'il avance en âge : « Figurons-nous que la nature humaine n'est qu'un seul homme, cet homme aurait été enfant dans l'enfance du monde, adolescent dans son adolescence, homme parfait dans la force de son âge. Nos premiers pères ne doivent-ils donc pas être regardés comme les enfants et nous comme les vieillards et les véritables anciens du monde? » L'habitude qu'ont les enfants de voir que leurs pères et leurs grands-pères ont plus de science qu'eux les persuade que leurs bisaïeux en avaient encore bien davantage. C'est ainsi, suivant l'ingénieuse explication de Perrault, qu'insensiblement on attache à l'âge l'idée d'une science, d'une capacité d'autant plus grande qu'on remonte à des temps plus reculés. Cependant si l'avantage des pères sur les enfants consiste uniquement dans l'expérience, n'est-il pas évident que celle des hommes qui viennent les derniers au monde doit être plus grande que celle des hommes qui les ont devancés (2)? N'ont-ils pas recueilli la succession de leurs prédécesseurs, en y ajoutant de nouvelles acquisitions par leur travail et leur étude?

Perrault ne se borne pas à affirmer l'existence de cette loi de perfectionnement de l'humanité, il entreprend de la démontrer par un parallèle des sciences, des arts mécaniques et de l'industrie, des mœurs, des beaux-arts, des lettres et de la poésie, chez les anciens et chez les modernes. Otez la poésie, l'éloquence et les beaux-arts, Perrault, en tout le reste, n'a pas de peine à prouver la prééminence des modernes sur les anciens. Nous lui donnerions même encore raison, s'il se fût borné à prétendre que la nature a pu bien produire, dans notre temps, d'aussi beaux génies que dans l'antiquité, et que les orateurs et les poètes mo-

(1) Voir le 5^e Dialogue du *Parallèle des anciens et des modernes.*

(2) 1^{er} Dialogue.

dernes peuvent égaler les anciens, au lieu de prétendre, comme il le fait, qu'ils les surpassent nécessairement, par cela seul qu'ils sont venus après eux. Le mérite de Perrault et des partisans des modernes est d'avoir compris que l'humanité avance en se perfectionnant ; leur tort est d'avoir confondu ce qui nécessairement se perfectionne, en s'ajoutant et s'accumulant par la suite des temps, comme les idées et les découvertes scientifiques, avec l'inspiration individuelle et intransmissible du poëte et de l'artiste.

Le partisan le plus spirituel des modernes, Fontenelle, ne mérite pas tout à fait le même reproche que Perrault. Il a sur lui le double avantage de mieux formuler la loi du progrès, et de ne pas prétendre y soumettre les beaux-arts et la poésie de la même manière que les sciences et l'industrie. Fontenelle est intervenu dans la querelle par un petit écrit intitulé : *Digression sur les anciens et les modernes*, dont voici quelques citations : « Un savant de ce siècle-ci contient dix fois un savant du siècle d'Auguste... Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédents, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps. Ainsi cet homme, qui a vécu depuis le commencement jusqu'à présent, a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressants de la vie, sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie et l'éloquence, et où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu ; il est maintenant dans l'âge de la virilité, où il raisonne avec plus de force et de lumière que jamais. »

Mais cette comparaison de la vie de l'humanité avec celle de l'individu n'est vraie qu'avec une restriction qui n'échappe pas à Fontenelle. « Il est fâcheux de ne pouvoir pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train, mais je suis obligé d'avouer que cet homme n'aura point de vieillesse, il sera toujours aussi capable des choses auxquelles la jeunesse était propre, et il le sera de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de la virilité, c'est-à-

dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégèneront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont, s'ajouteront toujours les unes aux autres. » Cependant, les modernes, ajoute-t-il, ne peuvent toujours enchérir sur les anciens que dans les choses d'une nature à le permettre, dans les sciences, par exemple, et non dans l'éloquence et la poésie : « Il n'a pas fallu beaucoup d'expérience pour atteindre la perfection dans l'éloquence et la poésie, qui n'exigent qu'un petit nombre de vues et qui dépendent surtout de la vivacité de l'imagination. Les modernes peuvent donc se flatter d'y égaler, mais non d'y surpasser les anciens, tandis que dans les mathématiques ou dans la physique il est évident qu'héritiers de tous leurs prédécesseurs, les derniers mathématiciens ou physiciens seront plus habiles. » « Si l'on examinait, dit-il, historiquement le chemin que les sciences ont fait déjà, en un si petit espace de temps, malgré tant de préjugés et d'obstacles de toute sorte, on serait étonné de la grandeur et de la rapidité de leurs progrès, et on en verrait même de toutes nouvelles sortir du néant et peut-être laisserait-on aller trop loin ses espérances pour l'avenir (1). » C'est à l'école du cartésianisme c'est dans son esprit et dans sa méthode, dans le sentiment de la grandeur de ses découvertes, que Fontenelle, comme Perrault, avait puisé ses vues si nettes et si précises sur la loi du perfectionnement successif de l'humanité (2).

L'abbé Jean Terrasson qui, avec Perrault, Fontenelle et Lamotte, est un des plus célèbres partisans des modernes, confond, comme Perrault, les destinées de la science et celles de la poésie, mais il démontre non moins bien que Fontenelle, la loi de la perfectibilité. Il considère les progrès de l'esprit humain comme aussi nécessaires que la croissance des arbres et des plantes, et comme s'accomplissant en vertu d'une loi naturelle exactement semblable

(1) Préface de l'*Histoire de l'Académie*.

(2) Voir le chapitre sur Fontenelle dans le 2^e volume.

à celle qui fait croître un homme particulier en expérience et en sagesse, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse (1). « L'hypothèse des progrès de l'esprit humain, par le secours du temps et des expériences, est comme une hypothèse de raison de nécessité, de mouvement local, qui peut être suspendue, mais qui reviendra toujours. » Terrasson loue Perrault, Fontenelle et Lamotte d'avoir bien senti que les modernes sont supérieurs aux anciens, mais il leur reproche de ne pas avoir assez marqué que cette supériorité est un effet naturel et nécessaire de la constitution de l'esprit humain, et d'avoir traité la question en observateurs et en historiens plutôt qu'en philosophes (2).

La philosophie de Terrasson est le cartésianisme qu'il associe étroitement à cette vue de la perfectibilité, comme un progrès préparé par les philosophies antérieures et qui, à son tour, doit en préparer d'autres. « Newton, dit-il très-bien, n'a point détruit Descartes, et Descartes n'a point même détruit les anciens philosophes dans ce qu'ils pouvaient avoir de bon ; ce sont les hommes sans philosophie, et qui n'admettent pas les progrès de l'esprit humain par la suite des siècles, qui ont voulu détruire Descartes par Aristote, et qui veulent aujourd'hui détruire Descartes par Newton (3). » Ainsi Perrault, Fontenelle, Terrasson, descendent de Descartes et devancent Turgot et Condorcet ; ainsi le mépris pour l'antiquité, hautement professé par Descartes et les principaux cartésiens, en passant de la philosophie dans les lettres, engendre la querelle des anciens et des modernes, au sein de laquelle se précise, se développe et se démontre la loi de la perfectibilité. Il faut donc en rapporter le principal honneur à l'école de Descartes, et non à la philosophie du dix-huitième siècle.

Descartes a exercé une influence salutaire, non-seulement sur le fond, mais sur la forme et la langue de la litté-

(1) Préface de la *Dissertation critique sur Homère*.

(2) *La philosophie applicable à tous les objets de la raison*.

(3) *La philosophie applicable, etc.*

rature du dix-septième siècle. C'est de lui que datent les progrès du goût, de l'ordre, de la précision, de la méthode, dans tous les ouvrages de l'esprit, sans exception. Les modèles qu'il en a donnés lui-même et, après lui, ses principaux disciples, ont eu l'influence la plus décisive sur tous les genres de littérature (1). C'est un éloge que s'accordent à lui donner des juges excellents et des critiques contemporains. Selon Fontenelle, les modernes l'emportent sur les anciens, surtout pour l'art de raisonner ; or, c'est à Descartes qu'il attribue cette nouvelle méthode de raisonner plus estimable, dit-il, que sa philosophie elle-même. « Grâce à elle, il règne non-seulement dans nos bons ouvrages de métaphysique et de physique, mais dans ceux de religion, de morale, de critique, une précision et une justesse qui jusqu'à présent n'avaient été guère connues (2). » Selon l'abbé Terrasson : « Le raisonnement littéraire n'est sorti de l'enfance qu'à partir de Descartes. » « Nous devons, dit-il encore, à sa philosophie l'exclusion des préjugés, le goût du vrai, le fil du raisonnement qui règnent dans les bons écrits modernes depuis l'établissement des trois académies (3)? » Cette influence de la philosophie de Descartes est parfaitement appréciée dans un passage de l'*Éloge* de Gaillard qui mérite d'être cité : « Qui peut dire jusqu'où s'est étendue cette heureuse influence ? Elle ne s'est point bornée à la philosophie. Il s'est fait dans les esprits une révolution générale. La raison et la méthode ont pénétré dans tous les genres. C'est depuis Descartes que les ouvrages sont bien faits, que les objets sont présentés dans l'ordre qui leur convient, dans le jour qui les embellit, que l'érudition est sobre, que le bel esprit est décent, que le style est précis, que le génie est sage, que le goût est pur, que tous les arts

(1) « J'ai toujours remarqué que les disciples de Descartes écrivent avec plus d'ordre et de clarté. » (Bernard Lamy, *Entretiens sur les sciences*, 7^e Entretien.)

(2) *Digression sur les anciens et les modernes*.

(3) *La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*.

peignent la nature et se rapprochent de la vérité. C'est cet amour du simple et du vrai dont Descartes a donné l'exemple qui a préparé ce siècle admirable de Louis XIV (1). »

Telle est la grande place que tient la philosophie de Descartes dans la société du dix-septième siècle ; tel est le tableau abrégé et incomplet des services qu'elle a rendus non-seulement à la métaphysique, mais à la morale, aux sciences et aux lettres, telle est la salutaire révolution qu'elle a opérée dans les esprits.

(1) Cet éloge a partagé avec celui de Thomas le prix de l'Académie française, quoique généralement il lui soit inférieur.

CHAPITRE XXIV

Deux périodes dans l'histoire du cartésianisme. — Première période des disciples immédiats de Descartes. — Le P. Mersenne. — Clerelier. — Services rendus par Clerelier à la philosophie de Descartes. — Jacques du Roure. — Le P. Poisson commentateur et défenseur de la philosophie de Descartes. — Rohault. — Ses conférences cartésiennes. — Succès de son *Traité de physique*. — Ses *Entretiens de philosophie*. — Son explication eucharistique. — De La Forge, médecin et physiologiste. — Théorie de l'union de l'âme et du corps. — Cordemoy, — doctrine des causes occasionnelles. — Scepticisme sur le monde extérieur. — Régis. — Mission cartésienne dans le midi de la France. — Conférences à Paris. — Régis recherché des grands et du prince de Condé. — Tendance empirique en morale et en métaphysique. — Idées innées dépendantes des sens. — De la communication de l'âme et du corps. — Éternité et infinité du monde. — Optimisme. — Accord de la foi et de la raison. — Théologiens cartésiens. — Cally. — La philosophie de Descartes accommodée aux formes de l'École. — Explication cartésienne de l'eucharistie. — Censure de l'évêque de Bayeux. — Intervention de Bossuet. — Robert Desgabets, bénédictin. — Influence de son empirisme sur Régis. — Attaques contre la spiritualité de l'âme. — Doctrine de l'indéfectibilité des substances. — Sa *Critique de la Critique de la Recherche de la vérité*. — Essai de philosophie eucharistique. — Le cardinal de Retz cartésien. — Conférences philosophiques du château de Commercy. — Descartes défendu par le cardinal contre Desgabets. — Caractères généraux des cartésiens de cette première période.

Nous distinguerons deux périodes dans l'histoire du cartésianisme français, l'une qui va de Descartes à Malebranche, et l'autre qui va de Malebranche jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. A la première appartiennent les disciples immédiats de Descartes, antérieurs à Malebranche, ou qui du moins n'ont pas subi son influence, et reproduisent la doctrine du maître sans aucun alliage de saint Augustin et de Platon. La seconde, marquée de l'empreinte du gé-